DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 400. 1er Septembre 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Le Merveilleux Maçonnique

Peut-on rencontrer le Démon lui-même dans certaines cérémonies ultra-secrètes de la Franc-Maçonnerie, — non pas, sans doute, sous la forme d'un bouc, comme il apparaissait au sabbat, où les sorciers le saluaient d'un façon si singulière, ni, encore, sous l'apparence d'un grand homme maigre et noir, au visage blême et aux yeux luisants, ainsi que le décrit également Bodin, — mais enfin d'une manière réelle, sensible, objective?

Le seul exposé de la question effare un peu. Cependant elle est discutée, et M. Charles Nicoullaud la pose encore dans son curieux ouvrage : *L'Initiation maçonnique*.

Saint-Martin, Bœhme, Swedenborg, Stanislas de Guaita, Doinel parlent de communications directes avec Satan. Doinel, en particulier, dans son ouvrage *Lucifer démasqué*, qu'il publia sous le pseudonyme de Jean Kotska, à cause qu'il attribuait son retour à Dieu à l'intervention de saint Stanislas Kotska. Mais on ne sait si ce retour à Dieu fut bien sincère, si Doinel n'a pas fait une simagrée de conversion pour trouver des dupes dans le monde catholique, à l'instar de Léo Taxil, ou du moins si, après sa conversion, il n'est pas revenu par faiblesse à ses curieux errements. Voici ce qui semble probable :

Jules Doinel, archiviste départemental du Loiret, dignitaire de la Loge d'Orléans, membre du conseil de l'ordre du Grand-Orient de France et rénovateur, en 1888, de la Gnose, dont il devint le premier patriarche sous le nom symbolique de Valentin II, n'était pas réellement converti, lorsqu'il abjura solennellement à Orléans, entre les mains de Mgr Touchet, et publia son *Lucifer démasqué*. En effet, envoyé en disgrâce apparente, à Carcassonne, on le voit essayer de ressusciter l'Albigéisme sous le couvert du félibrige. M. de Guillebert des Essarts a fourni à ce sujet les renseignements suivants à la *Revue Internationale des Sociétés secrètes* :

... Nous eûmes de nombreuses et fréquentes conversations. Je dis nous en parlant non seulement du patriarche gnostique et de moi-même, mais aussi d'un de mes amis, mort l'année dernière, et qui fut plus encore que moi en relations avec l'archiviste... Après quelques lettres échangées et quelques observations sur divers ouvrages écrits ou publiés par Doinel après l'événement d'Orléans, celui-ci ne chercha pas à dissimuler qu'il était venu à Carcassonne avec l'intention de ressusciter l'albigéisme, en s'appuyant sur le mouvement félibrige, et il nous fit connaître qu'il était reconnu par ses adeptes, de plus en plus nombreux, mais secrètement hiérarchisés et disciplinés comme évêque albigeois d'Alet et de Mirepoix, et que, dans des tenues fermées, en une chapelle particulière sise à Toulouse, il enseignait l'ésotérique doctrine occultement imprimée dans un catéchisme gnostique, distribué aux fidèles en même temps qu'il célébrait le rite mystérieux.

Devant la traduction catégorique faite par nous du symbolisme adopté par l'évêque albigeois, et en face d'une discussion serrée de la doctrine gnostique, Doinel nous avoua que s'il était un apôtre militant, il n'était pas un ministre convaincu, et que son esprit était torturé par le doute, angoissé par les problèmes de l'Au-delà, que sa conversion aux dogmes et à la morale catholiques était peut-être plus rapprochée que ne le laissait supposer sa conduite ; mais qu'il ne pouvait s'arracher aux séductions d'orgueil et d'impureté que lui suggérait la personne de l'Ange noir, qui parlait et prononçait intérieurement dans son esprit.

Un jour, pour en faire sans doute la prêtresse de ses rites, Doinel enleva la fille mineure d'un fonctionnaire local. L'affaire fut étouffée, ce qui semble bien indiquer le concours de puissantes influences ; mais l'évêque d'Alet et de Mirepoix fut démasqué, éloigné des milieux ecclésiastiques où il avait été accueilli ; il fut ridiculisé par un public gouailleur et isolé dans sa petite chapelle. On remarqua alors que la tenue de l'archiviste était un véritable costume épiscopal, par la coupe spéciale et la couleur des vêtements, dans lesquels le violet tranchait toujours, par

la bague épiscopale ornant une main toujours placée en évidence.

... Doinel était cardiaque. Il eut plusieurs crises très graves, de plus en plus rapprochées et dangereuses. Un jour, sa logeuse, entendant, sur le matin, des cris étouffés dans sa chambre, entra chez lui. Elle le trouva à genoux sur son lit, dans une attitude de supplication devant une croix, que tenaient ses mains jointes. Il mourut devant elle sans avoir proféré une seule parole.

De ce fait que l'archiviste était mort une croix dans la main, une polémique rapidement supprimée s'engagea dans la presse régionale. Les uns disaient que cette attitude devant la croix témoignait de la conversion de l'archiviste. Les autres prétendaient, au contraire, que le symbolisme de la croix, dans la religion de Doinel, était tout différent de sa signification dans l'esprit des catholiques, et que Doinel mourant avait tenu à proclamer devant un adepte, autant qu'il était en lui, sa persévérance dans la foi gnostique.

Très désireux de savoir dans quelles conditions notre pauvre ami avait quitté ce monde, nous allâmes voir le supérieur des Carmes de Carcassonne, avec lequel nous savions que l'archiviste avait eu plusieurs entretiens. Ce respectable moine nous apprit que M. Doinel était venu le visiter plusieurs fois, qu'il avait quelquefois assisté à la messe célébrée par lui-même dans la chapelle du couvent, mais que, ayant été obligé de s'absenter pour son ministère, il avait conseillé à notre ami de s'adresser en son absence à son confrère de Toulouse, et qu'il ignorait les relations de ce dernier avec Doinel.

Consulté par nous, le Carme de Toulouse nous dit avoir confessé et communié Doinel quelques jours avant sa mort, après de nombreux entretiens préparatoires, et il nous montra des rédactions de pièces qui étaient de véritables rétractations.

Ainsi, converti sincère à la fin de sa vie, Doinel était un faux converti lorsqu'il publia son *Lucifer démasqué*.

Il y raconte deux interventions sataniques que cite M. Nicoullaud, la première dans une Loge bleue, la seconde dans une Loge rouge, ou chapitre de Rose-Croix. Les voici :

On devait recevoir un maître ce soir-là. La Loge était tendue de draperies noires parsemées d'ossements et de crânes blancs. Au milieu du temple, un cercueil contenant un squelette, celui d'un pauvre soldat mort à l'hôpital, disparaissait sous un voile mortuaire. Les lumières symboliques étaient voilées de crêpes. Les Maîtres, rangés sur les deux colonnes, attendaient. Une grande tenture de deuil séparait cette partie sombre du Debhir illuminé. Trois personnes seulement siégeaient au Debhir : le vénérable, le secrétaire et l'orateur. J'étais l'un de ces personnages et j'étais assis à mon plateau. Un grand silence régnait. Le frère grand-expert était descendu pour chercher le candidat dans le parvis. En ce silence ; j'entendis soudain un faible grattement dans le bois du plateau, puis trois coups légers, espacés et distincts ; ces trois coups battaient la batterie du troisième grade symbolique.

» Evidemment, c'était une intelligence et une volonté qui frappaient ainsi et qui martelaient le rythme de la batterie du grade de maître, suivant le rite du Grand-Orient de France. Ayant pratiqué le spiritisme, il m'était impossible de m'y tromper. C'était un appel. Je dis à voix basse, de manière à n'être pas entendu des deux autres frères : « Qui es-tu ? » Les coups recommencèrent très réguliers et très vibrants. Et en même temps l'*Aura* satanique m'enveloppa. Je la connaissais cette *aura* singulière !

» D'abord, un souffle froid ; puis un engourdissement voluptueux des membres ; puis une excitation cérébrale intense ; puis une sorte d'extase qui peut durer une seconde et qui paraît durer une heure, car elle absorbe le temps et creuse étrangement l'espace. Je m'abandonnai à cette impression. Une sorte de rampement doux et lascif frôlait mon corps. Un monde de pensées orgueilleuses et perverses envahit mon intelligence. Ma volonté n'essaya pas de lutter et je m'abandonnai. Et, chose singulière, une voix très subtile mais articulée parla en moi.

» — C'est moi ! C'est moi ! disait-elle, Isis, patronne de cette loge. Je suis là, mon bien-aimé ! j'emplis ce temple. Je suis avec vous. » J'affirme avoir entendu cette voix. Néanmoins je conservais tout mon libre-arbitre, j'aurais pu lutter. Je ne le voulais pas... Durant tout le cours de cette cérémonie, en parlant et agissant, je me sentis accompagné par la *Présence*, enveloppé dans la *Présence*. La loge me semblait radieuse. Et, les pensées de Satan enflant mes propres pensées, je prononçai l'un de mes plus mauvais et de mes plus dangereux discours maçonniques, celui qui fut publié sous le nom d'Hiram et reproduit par une grande revue maçonnique... »

Je ne puis m'empêcher d'interrompre la citation pour vous demander si vous n'avez pas comme moi au plus haut point, devant ce bizarre récit, l'impression de l'insincérité, du composé, du factice ?

Il y a plusieurs détails très révélateurs à ce point de vue : la phrase prudente en hommage au libre arbitre : « J'aurais pu lutter... »

La phrase sur le spiritisme, et cette vanité naïve qui le fait se complaire à l'idée d'avoir été inspiré par Satan lui-même, dans un discours reproduit par « une grande revue maçonnique. »

La seconde anecdote qui a pour cadre la Loge rouge et fait pendant, montre « la Présence » non plus « insinuante, calme et morbide », mais « hautaine, arrogante et dominatrice » :

« Oh ! comme elle m'entoura ! comme elle s'imposa ! Lucifer était là chez lui, et il me recevait lui-même comme son élu, comme son chevalier. Et dans un vif éclair d'intelligence, je compris et j'acceptai, hélas ! les responsabilités et les engagements du grade : la guerre au catholicisme, la guerre à l'Eglise ! Une sorte de pacte tacite fut conclu dans mon intellect entre *lui* et moi. Fut-il complet ? Non. Je réservai formellement deux points : la personne de Jésus-Christ et celle de sa mère. Je me rappelle très bien cela(1). Ce fut un éclair de grâce dans une nuit lugubre. Mais il me sembla, à part ces deux points qui, du reste, s'obscurcirent bientôt dans la *Présence*, comme un jour de ciel bleu dans une furie d'orage, que je devenais, que j'étais chevalier de Lucifer, armé par lui pour sa lutte à lui. D'étranges lueurs emplissaient les yeux du Très-Sage. On eût dit qu'il comprenait mon état d'âme. Je fus de sa part l'objet d'attentions toutes spéciales. Son discours semblait me viser seul. Un détail matériel, maintenant :

« J'ai parlé du transparent qui figurait l'I. N.R.I. Il me parut vibrant, animé, comme rempli par un esprit intérieur. Les lettres se détachèrent, démesurées, saillantes, telles qu'en ronde-bosse. Et en même temps qu'elles se détachèrent, la voix parla en moi. Elle disait ceci : I. N. R. I. *Ique natura renovateur integra*. C'est par le feu de l'amour que la nature entière se renouvelle. Dieu est le feu. Enseigne la doctrine de Simon le Mage. Tu posséderas Hélène. »

(1) M. Nicoullaud note ici très justement : « Ceci, inexact comme mystique, a dû être ajouté par Doinel pour confirmer sa conversion. » Il surprend donc son auteur en flagrant délit d'arrangement.

Peut-on même ajouter foi à ces témoignages de Doinel, on y chercherait en vain une marque objective de la « Présence » qu'il perçoit seul dans une probable hallucination.

M. Nicoullaud pense que des perceptions de cette nature sont le triste privilège de quelques-uns, agents directs de Satan, prêtre de la contre-Eglise. Et il tient que si l'on n'a jamais connu le Sanhédrin directeur de la secte, si l'on n'a jamais vu le Grand-Maître des Sociétés secrètes, « c'est peut-être parce qu'il est de sa nature invisible ». « Pour moi, déclare-t-il, après avoir étudié l'action ésotérique de la secte, je crois ce rôle rempli par Satan, agissant directement sur les âmes de ses adeptes et les conduisant tous, petits et grands, où il veut les mener. »

On pensera plutôt avec M. l'abbé Jouin, qui a écrit la préface du très curieux ouvrage de M. Nicoullaud, que si Satan dirige c'est par « ses infernales perversions » et en restant invisible. « De même, dit le vénérable curé de Saint-Augustin, que le Christ, chef invisible de l'Eglise catholique, est représenté visiblement ici-bas par le Pape, de même j'estime que Satan, chef invisible de l'armée du mal, ne commande à ses soldats que par des hommes. » De pauvres hommes, même, généralement.

GEORGE MALET.

La "vénérable" Sœur Marie-Bernard

Nevers, 18 août.

— Peut-on visiter le Tombeau ?

— Mais certainement, monsieur...

Et, bien que l'heure réglementaire soit passée, la Sœur, qui nous accompagne, nous mène à travers le jardin du couvent Saint-Gildart de Nevers, dont les bâtiments dominent la ville dans un décor pittoresque de coteaux boisés. Nous passons devant une grotte artificielle décorée d'innombrables ex-voto, qui rappelle la grotte célèbre de Massabielle, où la Vierge

apparut dix-huit fois à l'humble pastourelle de Lourdes.

Et, tout en cheminant par les larges allées du parc, la Sœur ne peut s'empêcher de laisser briller dans ses yeux, à l'évocation du nom de Bernadette Soubirous, un éclair de joie qui illumine son doux visage. Un bonheur spirituel a franchi la porte du cloître. Le Souverain-Pontife a ratifié la décision de la congrégation des Rites : Bernadette, en religion Sœur Marie-Bernard, a reçu sa *vénérabilité*.

La nouvelle, l'heureuse nouvelle, nous dit la religieuse, est parvenue ici à la veille de l'Assomption! Jugez de la satisfaction profonde qu'en ont ressentie toutes nos Sœurs de la Charité et de l'Instruction Chrétienne! Nous espérions cet événement. Nous l'attendions, mais nous n'osions croire qu'il se réaliserait si vite...

— La cause a, en effet, été très rapidement instruite...

— Cinq ans, monsieur! Un délai de cinq années et tant de formalités sont indispensables. On nous a accordé une véritable faveur!

Et ces mots sont prononcés sur un ton de souriante innocence...

— C'est le 20 août 1908, continue notre interlocutrice, que Mgr Gauthey, à cette époque évêque de Nevers, entreprit, sur la demande de la supérieure générale de la Congrégation, l'enquête préalable de la procédure. Ce jour-là, dans notre chapelle, en présence de plus de deux cents religieuses, réunies pour la Retraite, eut lieu la première séance du procès de l'*Ordinaire*, soit la constitution du tribunal ecclésiastique qui devait recueillir tous les témoignages touchant à la vie, aux vertus, à la réputation de sainteté et aux miracles de la Confidente de l'Immaculée. Notre digne prélat instruisit le procès avec un tel zèle, qu'il lui fut possible de remettre le dossier au mois d'octobre 1909, à la sacrée congrégation des Rites. Le 22 septembre de cette année, on procéda à l'exhumation des restes de notre Sœur, afin de reconnaître officiellement sa dépouille mortelle. Deux médecins, témoins de cette opération, attestèrent l'état incroyable de conservation où nous trouvâmes le corps de Bernadette. On eût dit que l'œuvre de corruption matérielle l'avait épargnée. Plusieurs d'entre nous avaient été les compagnes de Sœur Marie-Bernard. Elles la revirent, trente ans après son ensevelissement, à peu près telle qu'elles l'avaient couchée dans sa bière, revêtue de son costume religieux, les yeux clos, la bouche entr'ouverte, les mains croisées sur la poitrine, tenant un chapelet. L'enveloppe terrestre s'était desséchée, mais nous, qui n'avions pas vu Bernadette vivante, nous la contemplâmes comme si elle venait de s'éteindre. Les docteurs ne se montrèrent pas moins émerveillés de ce que certains seraient bien près de nommer un miracle!...

Nous approchons de la chapelle un peu isolée où repose la voyante de Lourdes. Cette chapelle, construite dans le style Louis XIII, est dédiée à saint Joseph ; elle avait été bâtie en 1860, en manière d'ex-voto, pour célébrer la guérison d'un évêque bienfaisant. La mort trompa l'espoir des religieux ; c'est dans cet oratoire sans emploi qu'on déposa, le 19 avril 1879, la dépouille de la Sœur Marie-Bernard. Un autel se dresse au fond, exhaussé d'une marche. Une lumière douce tombe des vitraux. On remarque une statue de saint Joseph et une statue de saint Bernard. Au milieu des dalles de la chapelle, la pierre tombale, simple et blanche, s'allonge. Un visiteur distrait la foulerait de ses pas. Et, tandis que la religieuse s'incline sur son prie-Dieu, nous lisons et nous copions :

ICI REPOSE
DANS LA PAIX DU SEIGNEUR
BERNADETTE SOUBIROUS,
HONORÉE A LOURDES, EN 1858,
DE PLUSIEURS APPARITIONS DE LA
TRÈS SAINTE VIERGE ;
EN RELIGION
SOEUR MARIE-BERNARD,
DÉCÉDÉE A NEVERS
A LA MAISON MÈRE
DES SOEURS DE LA CHARITÉ
LE 16 AVRIL 1879
DANS LA 36e ANNÉE DE SON AGE
ET LA 12e DE SA PROFESSION RELIGIEUSE

Notre visite est terminée. Jusqu'au parloir, où un registre recueille les signatures de tous ceux qui pénètrent dans ce couvent, la religieuse répond encore à nos questions :

— De nombreux pèlerins, à leur retour de Lourdes, tiennent à s'arrêter à Nevers. Combien de plaques de marbre sur lesquelles le seul mot *merci* témoigne la gratitude de malades rétablis et d'affligés consolés, grâce à l'intervention de celle dont la mémoire vénérée plane sur notre communauté. L'histoire de la petite Bernadette Soubirous est devenue populaire. On sait les détails de ses révélations. La première partie de sa vie est à tous familière. On connaît beaucoup moins l'existence de la Sœur Marie-Bernard, je veux parler de ses douze années qui s'écoulèrent ici. Une religieuse de notre maison mère l'a racontée. On voit dans cet ouvrage avec quel esprit d'humilité la petite voyante des Pyrénées sacrifia sa gloire à la discipline et avec quel impassible courage elle accepta et bénit la souffrance.

Nous avons feuilleté ce livre en redescendant les pentes du couvent de Saint-Gildart.

D'une santé très délicate, asthmatique, sujette à des quintes de toux et même à des crachements de sang, Bernadette arriva à Nevers le 7 juillet 1866. La supérieure de l'hôpital de Lourdes la guidait. Les annales du noviciat enregistrèrent sa venue comme un grand événement. « Quelle joie de posséder cette heureuse privilégiée de la grotte de Lourdes ! Elle est bien telle que la renommée nous l'a dépeinte : humble dans son surnaturel triomphe, simple et modeste, alors que tout jusqu'à présent a concouru à l'exalter et à la produire, souriante et doucement heureuse, bien que la maladie mine depuis longtemps son corps frêle et délicat. C'est là le cachet de la sainteté ; toujours la souffrance à côté des joies célestes. »



LA VÉNÉRABLE BERNADETTE

Elle arrive. On l'interroge. On ne se lasse pas d'écouter le récit vingt fois répété de ses entretiens avec la Dame. Mais Bernadette est entrée dans les ordres pour sauvegarder son humilité. Silence doit se faire sur ses révélations ! Ordre est donné aux novices et aux postulantes de ne jamais plus lui parler de ses divines apparitions. On obéit scrupuleusement et un prélat, Mgr Forcade, peut judicieusement écrire à ce propos qu'il faudrait peu connaître la nature humaine, envisagée surtout au féminin, pour considérer ce petit fait comme insignifiant ; il le proclame héroïque et l'inscrit à l'actif des novices autant qu'à celui de Bernadette...

Entrée au noviciat, elle revêt l'habit religieux, le 29 juillet, en murmurant : « Je suis venue ici pour me cacher ». Il y avait en elle un mélange de puérilité et de sainteté, de naïveté et de profondeur instinctive. La même fille qui, en apprenant la nouvelle de la mort de sa mère adorée, s'écrie : « Mon Dieu, que votre saint nom soit béni ! » demandait au début de son noviciat : « Est-ce qu'on saute à la corde pendant la récréation ? » Bernadette fit sa profession religieuse le 30 octobre 1867 et, jusqu'à sa mort, douze ans ensuite, elle fut infirmière, puis sacristine. On a gardé dans une salle de l'infirmerie Sainte-Croix une relique : le fauteuil où elle expira après les longues et atroces tortures que lui infligea une tumeur au genou. Ses derniers mots, pieusement retenus, furent : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse... pauvre pécheresse... »

Voilà les souvenirs que conservent et que se transmettent, dans la paix du cloître, les Dames de Nevers, alors que très loin de là, au bord du Gave qui berça l'enfance de Bernadette Soubirous, les théories de trains blancs déposent, devant la grotte miraculeuse, des pèlerinages de malades, d'infirmes et de brancardiers volontaires. L'écho n'en arrive qu'atténué au couvent des Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, qui veillent dévotement sur la mémoire et sur les cendres de leur « Vénérable » d'aujourd'hui et, qui sait ? elles l'espèrent, de leur « Bienheureuse » de demain...

Marcel Laurent.

Les Visionnaires d'Alzonne

L'émotion n'est pas apaisée à Alzonne. Les visions singulières continuent de s'y produire et ont fait de la petite commune de l'Aude un lieu de pèlerinage des plus fréquentés.

Le clergé se tient toujours à l'écart. Cependant, un prêtre du diocèse de Tarbes, en villégiature à Alzonne, M. l'abbé Laffargue, a examiné à plusieurs reprises les jeunes visionnaires.

Il a dicté à l'une d'elles cette question, *en latin* :

— Si tu es bien Jeanne d'Arc, mets-toi à genoux et fais le signe de la croix.

Et, à l'enfant :

— Que fait l'apparition ?

L'enfant répond :

— Jeanne d'Arc se met à genoux et fait le signe de la croix.

Autre adjuration faite (toujours en latin) par l'intermédiaire de Pauline Jambart :

— Si tu es Jeanne d'Arc, fais apparaître une étoile au firmament.

A l'instant, une grosse étoile troua un nuage noir, au milieu d'une lueur pareille à celle que produit une lampe à acétylène et pendant une durée de trente secondes environ.

Les incrédules rient et disent qu'il s'agit d'une fusée paragrêle lancée par quelque compère.

***

La fillette dont nous parlons plus haut, Pauline Jambart, treize ans, fut une des trois premières qui virent les étranges apparitions. On l'avait envoyée ces jours derniers chez des parents, à Narbonne. Elle y tomba malade de langueur ; elle disait que des visions la rappelaient ; il fallut la ramener à Alzonne.

Dès son arrivée, à peine descendue du train, elle s'écria :

— Je la vois, je la vois entourée de soldats !

— Qui ?

— Jeanne d'Arc, à cheval, étendard déployé.

— Parle-lui donc ! insinuèrent quelques sceptiques.

— Tout à l'heure ! répondit l'enfant.

Quelques instants plus tard, au bord du Fresquel, l'entretien mystique aurait eu lieu et voici ce que raconte la fillette :

— Je lui ai dit : « Jeanne, si c'est bien vous qui venez visiter Alzonne, faites un miracle. Nous avons au village un garçon dont la faiblesse d'esprit désole ses parents. Rendez-lui la raison, faites ce prodige et nous vaincrons la résistance des incrédules. » Jeanne m'a répondu : « Mon enfant, va dire à tes amis de faire une neuvaine et j'exaucerai leur vœu ». Jeanne a ajouté : « Nous aurons la guerre dans trois ans et la France sera victorieuse ! »

***

La neuvaine dont on parle s'est terminée le mercredi soir, 13 août, avant-veille de l'Assomption. On espérait vivement un résultat heureux. Une foule immense parmi laquelle des photographes et des opérateurs de cinéma était venue à Alzonne. Rien ne s'est produit. Le crétin dont on demandait la guérison n'est pas guéri.

Et voici qu'on annonce une autre voyante, à Pézénas !... J. R.

LA FIN DU BUREAU JULIA

*[Nous avions annoncé, il y a quelques mois déjà, la fermeture prochaine du célèbre « bureau Julia », auquel de nombreuses colonnes de discussions ont été consacrées, dans l'*Echo *notamment, par la plume vive et mordante de Faral. Les concours importants trouvés par miss Estelle Stead sont insuffisants, dit on. Comment ! Les spirites avaient un office de correspondance avec l'au-delà et ils le laissent fermer !*

Voici comment M. Georges Montorgueil, si attentif et si bien informé sur tous les sujets métapsychistes, résume l'histoire du bureau Julia.]

Qu'était-ce que ce bureau Julia ? Le rêve d'un mystique, publiciste éminent, William Stead, qui mourut dans la catastrophe du *Titanic*.

On s'est accordé à rendre justice à ses qualités de cœur et d'esprit. C'était un vieillard aimable, généreux, enthousiaste et cultivé.

« La recherche passionnée de la vérité, a dit un de ses amis, mena souvent Stead dans des labyrinthes sans issue. Il sentait les dangers de courir aux appels des mystères de l'au delà ; il y courait quand même. Sa naïveté d'homme juste lui occasionna des méprises fréquentes. »

Il avait fini par épouser cette conviction, qui a tant d'adeptes dans certains pays anglo-saxons, que l'on pouvait communiquer avec les morts. Et, en homme pratique, il avait eu l'idée d'installer, en plein Londres, un « Bureau de communications ».

***

Ce bureau n'avait rien de l'antre classique du sorcier. On n'y voyait point d'image cabalistique. C'était un grand appartement aux chambres claires et spacieuses, ouvertes sur la Tamise. Pour meubles, des tables — pas même tournantes, — couvertes de journaux, des téléphones et des machines à écrire. Enfin, l'outillage moderne de n'importe quel bureau d'affaires.

Pourquoi le nom de « Julia » donné à ce bureau ? Stead va nous le dire :

« J'avais deux amies très attachées l'une à l'autre. Comme il arrive souvent, elles s'étaient promis que celle qui mourrait la première reviendrait et apparaîtrait à l'autre pour l'assurer *de visu* de la réalité de la vie au delà de la tombe. L'une d'elles avait pour prénom Julia. Elle mourut, à Boston, peu de temps

après cette convention. Quelques semaines plus tard, elle se révéla à son amie à Chicago... »

Ce fut cette Julia qui suggéra à M. William Stead — qu'elle visitait astralement — d'ouvrir un bureau de communications, dont elle serait, de l'autre côté, la principale gérante.

Le bureau fut ouvert. Il était d'accès gratuit ou relativement gratuit. Moyennant un versement annuel de 25 francs pour la propagande, on était admis à faire savoir qu'on voulait entrer en communication avec telle personne trépassée. Le rendez-vous était ou non accordé, suivant ce que Julia, qui faisait, dans l'autre monde, le même service qu'une demoiselle du téléphone, répondait : « Vous avez la communication » ou : « La personne demandée n'est pas libre », ou encore : « Elle n'est pas là, elle ne répond pas ». Si le message prenait un tour favorable, on vous convoquait à une séance publique (les séances secrètes étaient réservées aux initiés). On mettait à votre disposition un médium et deux sténographes, qui prenaient la « communication ».

Le monde est peuplé de sceptiques : Stead voulut les convaincre par un fait. Il raconta une conversation qu'il avait eue avec l'aviateur Lefebvre, qui venait de se tuer en aéroplane.

Lefebvre lui dit qu'il était mécanicien — il était ingénieur ; qu'il ne parlait pas beaucoup anglais — il ne parlait pas anglais du tout ; qu'il avait été tué avant de toucher la terre, — il avait été tué à terre d'un coup d'hélice.

Comme marques d'identification, c'était plutôt fâcheux. M. Stead ne se démonta point pour si peu : il avait la foi qui a réponse à tout.

D'ailleurs, le jour de Noël 1909, Julia lui envoyait ce message :

« Bientôt, vous tous qui êtes de l'autre côté, vous serez de notre côté ; c'est alors seulement que vous comprendrez entièrement la nécessité de mon bureau. »

Ce pauvre M. Stead n'allait pas tarder, en effet, à être de l'autre côté. Nulle voix d'outre-tombe ne lui avait charitablement crié : « Ne monte pas sur le *Titanic.* » Il y était monté... hélas !

***

Sa fille nous a fait savoir que trois semaines après la catastrophe, elle vit, un soir, au bureau Julia, la tête et les épaules de son père ; elle causa avec lui de choses très intimes par l'entremise du « médium à trompette ».

— Mon père, dit Mlle Stead, prit la trompette et se tournant vers les assistants cria emphatiquement : « Croyez-vous maintenant tout ce que je vous ai dit ? N'est-ce pas la vérité ? » C'était une belle réclame pour le bureau de Julia. Stead, disaient ses fidèles, tenait sa promesse. N'avait-il pas, depuis longtemps, annoncé qu'il jetterait un « pont sur le gouffre ».

Mais ce pont lui coûtait, d'entretien, par an, mille livres sterlings. Et les droits de peage perçus par ses successeurs devenaient de plus en plus maigres. C'était bien la peine d'avoir jeté un pont le gouffre si personne ne passait dessus !

Le 14 janvier de l'année dernière, faute de clientèle, l'administration suspendait provisoirement son fonctionnement. La fermeture est devenue définitive.

Miss Estelle Stead écrit qu'à son grand regret elle doit abandonner l'idée de rétablir le bureau Julia. Elle ajoute que, bien que des sommes importantes lui soient parvenues des colonies et de l'étranger, l'Angleterre a très faiblement contribué à la souscription.

La faillite morale du bureau Julia était prévue. Pour les chercheurs sérieux, dégagés de toute tendance dogmatique, il constituait un milieu trop peu apte aux méthodes qu'exige un minimum de rigueur scientifique : il manquait de médiums, ceux-ci n'ayant que peu de goût pour des tâches de fonctionnaires ; il ne répondait point à la mystagogie classique des assidus des petits cénacles. Les clients de l'autre côté ne venaient pas ; les clients de ce côté-ci ne venaient plus ; le bureau Julia a fermé ses portes.

Et « le pont sur le gouffre » a fait comme le pauvre William Stead : il est tombé à l'eau, tout simplement.

G. M.

Dématérialisation

La vue de l'homme très élégant qui traversait le boulevard en même temps que moi ne provoqua pas dans mon esprit cette obsession d'autant plus fatigante qu'elle se prolonge souvent sans résultat :

— Où ai-je rencontré ce Monsieur ? Je le connais certainement, mais quel est-il ?

Bien au contraire un cri me monta aux lèvres et presqu'involontairement je m'exclamai :

— Tiens, c'est Dauzard !

Un peu surpris, le passant s'arrêta. Puis il vint à moi, la main tendue.

— Je vous reconnais bien, mais votre nom m'échappe. Nous étions condisciples, n'est-ce pas, au Lycée de Versailles, il y a quelque vingt-cinq ans ?

Je me présentai correctement en déclinant mon nom et ma profession. Comme je m'excusais de l'avoir

interpellé un peu brusquement, Dauzard me prit familièrement le bras, m'assura qu'il était enchanté de la rencontre et m'entraîna le long des boulevards.

***

Dauzard ! Il n'avait presque pas changé et malgré le temps écoulé je revoyais dans l'homme d'aujourd'hui l'étincelant collégien, qui avait été le Phœnix de toute une génération d'adolescents.

A quinze ans il avait déjà toutes les allures du viveur parisien. Il jouait aux courses, recevait des lettres parfumées accompagnées de photographies qu'il nous laissait entrevoir, portait des bagues, et possédait des accessoires de toilette de la dernière élégance.

Il maniait les pièces d'or comme nous les pièces de dix sous... ne comptait que par « louis » et considérait la monnaie divisionnaire comme une quantité négligeable...

Il est vrai qu'il ne dédaignait pas, de temps à autre, de faire appel à notre modeste bourse et cela ne le diminuait en aucune façon à nos yeux. Il formulait d'ailleurs sa demande avec une telle désinvolture que nul ne songeait à se dérober :

— Je ne jouerai jamais plus aux courses, déclarait-il... Je me suis fait « rincer » hier à Auteuil. Dis donc, mon vieux, prête-moi donc un ou deux louis pour me « refaire » jeudi à La Marche...

Le bon garçon que Dauzard sollicitait ainsi commençait par s'excuser de ne pas posséder une pareille somme, puis suppliait le jeune « tapeur » d'accepter les cinq francs constituant toute sa fortune et acquérait ainsi le suprême bonheur de frayer pendant quelques jours avec le roi du Premier collège.

***

— Voilà tout de même quatre beaux lustres d'écoulés depuis notre sortie du « bazar », plaisantai-je. Toute une tranche de vie, mon cher... nous étions à l'aurore et nous touchons au crépuscule...

— Ça c'est de la littérature, déclara Dauzard. Il n'y a pas de crépuscule. La vie continue avec ses surprises, ses problèmes à résoudre, ses bons et ses mauvais moments, voilà tout. Que diable ! à quarante ans nous n'avons pas vu la moitié de ce que nous verrons... Continuons gaiement, ne fût-ce que par curiosité...

— C'est peut-être la meilleure façon d'envisager les choses, répliquai-je.

Il me considéra pendant quelques instants avec une attention gênante. Je dus même détourner mon regard que la fixité de ses pupilles pailletées fatiguait étrangement.

Il reprit la conversation.

— J'arrive de l'Inde où j'ai résidé pendant quatre ans.

— Ah ! que faisiez-vous là-bas ?

Il me répondit par un geste vague signifiant qu'il y avait fait bien des choses, mais que leur récit ne m'intéresserait probablement pas.

Sans insister, je me bornai à lui demander quelques précisions sur la vie intime des Indous. Il parlait avec enthousiasme de cette contrée mystérieuse que j'avais visitée trop hâtivement pour la bien connaître.

— Vous avez dû voir les fakirs opérer leurs tours de prestidigitation, lui demandai-je.

— Il y a autre chose que de la prestidigitation dans leur science...

— Vous ne leur attribuez cependant pas le pouvoir surnaturel d'activer la germination des noyaux de mangues...

— Oh ! ça, c'est l'exhibition classique... Il y a mieux, beaucoup mieux... Par exemple, le peloton de ficelle dont l'extrémité lancée vers le ciel s'accroche à un clou dans l'Invisible... Il y a encore le boy qui grimpe le long de cette cordelette et ne redescend plus...

— Et vous croyez à la réalité de ces faits ?

Pour moi, il y a là une illusion savamment produite, mais pas autre chose.

— *Ignoratur enim quæ sit natura animaï,* répondit tranquillement Dauzard.

— Vous dites ?

— Je dis que notre incertitude à ce sujet vient surtout de notre ignorance de la nature de l'âme... Vous avez donc oublié votre *De rerum natura* ?

— Ma foi, oui ! je l'avoue sans pudeur.

Mon étonnement d'entendre Dauzard me citer du Lucrèce se manifesta peut-être trop ouvertement, car pour la seconde fois, son regard vrillant se fixa sur mes yeux au point de provoquer une sorte de strabisme que je fis cesser en secouant la tête.

***

Au cours de notre promenade, mon compagnon m'avoua qu'il était momentanément gêné : il avait joué au poker pendant la traversée et la fortune lui avait été hostile.

Mon attitude un peu inquiète en entendant cette confidence le fit éclater de rire.

— Oh ! je n'ai nullement l'intention de vous demander de l'argent. Bien au contraire, je veux que vous soyez mon hôte aujourd'hui. Nous dînerons, nous souperons, nous nous distrairons..., j'ai besoin de me retremper dans le courant parisien...

Ce fut à contre-cœur que j'acceptai cette invitation. Je sentais que Dauzard exerçait encore sur moi son influence dominatrice et j'en étais un peu froissé.

Chemin faisant, je remarquai que mon ami s'intéressait beaucoup aux bijoux exposés dans les vitrines de joailliers.

Très expert en cette matière, il me faisait constater les beautés et les défauts des pierres précieuses, me contait des anecdotes surprenantes, insistait particulièrement sur les propriétés mystérieuses de certaines gemmes et sur l'influence que de tout temps elles ont exercée sur les femmes.

Une devanture attira spécialement son attention. La porte en était entr'ouverte : d'un regard Dauzard explora l'intérieur. Il dévisagea le commerçant qui reconduisait un client jusqu'à sa voiture et prenant une décision, entra dans le magasin en me faisant signe de le suivre.

Il engagea des pourparlers avec le marchand au sujet d'une magnifique parure de brillants. Sa prestance, la correction de son costume et la distinction de son langage semblaient en imposer beaucoup au joaillier, mais ce dernier fut surtout étonné d'avoir affaire à un connaisseur aussi habile et aussi sûr que que l'était mon ami. D'un seul coup d'œil Dauzard évaluait les pierres, découvrait leurs défauts et appréciait leur poids. Il savait les disposer pour leur faire rendre leur plus bel effet. Il dissertait sur leur provenance, sur la taille qu'on leur avait fait subir, sur la monture qui leur seyait le mieux.

Il s'enthousiasma, soudain :

— Les brillants ! combien les connaissent comme je les connais ? ils ont des propriétés bien supérieures à celles du radium... ce sont des éléments mystérieux, des condensateurs de forces inconnues.....

Ce disant, il dardait son regard fixe sur le joaillier effaré.

— Tenez, continua Dauzard, vous allez être à même de constater *de visu* une des affinités les plus étranges du diamant pour certains milieux Vous allez voir quelque chose de curieux.

Avisant une vitrine où deux gros solitaires scintillaient sur leur couche de grenat :

— Votre vitrine est bien fermée, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le marchand, que ma présence sembla rassurer mais qui néanmoins jetait des regards inquiets vers la porte restée entrebâillée.

Il est certain que cet homme subissait sans s'en douter l'influence magnétique que Dauzard exerçait sur tous ceux qui l'approchaient.

— Vous allez voir ! Vous allez voir ! répétait mon compagnon sur un ton très doux, très persuasif, en en nous fixant l'un après l'autre.

— Tenez, je place ma main à l'extérieur de la glace, de champ, à hauteur du brillant de gauche. Regardez bien la pierre. Elle touche presque la face interne de la vitre, n'est-ce pas ? Regardez-la... ne la quittez pas des yeux... Vous allez la voir s'éteindre, s'amoindrir, se dématérialiser... se dé-ma-té-ria-li-ser, insista-t-il.

Nos regards étaient rivés sur la pierre, malgré nous, et la voix chantante de Dauzard continuait très bas, comme dans un murmure :

— Regardez-la... Elle oscille. Elle s'éteint, elle se fond — elle disparaît.

En effet le brillant paraissait s'obscurcir. Une sorte de voile s'interposait entre nos yeux et la forme de l'objet.

Puis nous ne le vîmes plus.

— Ne bougez pas ! Ne bougez pas ! ordonna Dauzard, très impérativement cette fois. Ne bougez pas ! Vous allez revoir la pierre, mais dans ma main... Tenez, le brillant traverse la glace... je le sens qui se rematérialise sur ma paume. Il se re-ma-té-ria-lise... Regardez, le voici !

Immobilisés par une force indéfinissable, fascinés, nous pûmes voir le brillant se reformer dans la main blanche appuyée contre la glace... Il avait repris ses feux, mais au lieu d'étinceler dans la vitrine, il reposait sur la paume même de l'étrange opérateur.

— Ne bougez pas ! il va retraverser le milieu vitreux... Tenez ! suivez-le... il repasse... il y est... il est sur son coussin de grenat...

Il nous eût été difficile de remuer car nous étions comme figés dans une attitude de cataleptiques. De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front du joaillier. Quant à moi j'étais dans un état difficile à décrire. Il me semblait que la respiration me manquait et que j'allais tomber en défaillance.

Enfin nous revîmes le solitaire dans la vitrine, à sa place primitive.

Et le charme cessa.

***

Dauzard ouvrait la bouche pour nous donner une explication du mystère, lorsque le bijoutier se mit à hurler :

— Sortez d'ici ! Filez, ou j'appelle la police !

Mais le magicien, très calme, répondit.

— Pourquoi appelleriez-vous la police ? Mon cher Monsieur, reprenez vos sens ! Si j'étais un malhonnête homme je ne m'embarrasserais pas d'un témoin... j'opèrerais seul, dans votre magasin ou à votre vitrine de devanture. Tenez avouez que si je l'avais

voulu vous seriez encore tous les deux en extase devant votre brillant... J'aurais eu beau jeu, n'est-ce pas? Mais non, je vous ai simplement prouvé que vous ignoriez les propriétés les plus curieuses des gemmes que vous vendez...

Le commerçant parut être influencé par ces paroles et surtout par la bonhomie et la douceur de Dauzard.

— Je sais bien d'autres choses encore, reprit ce dernier. Tenez, si vous le désirez je vous apprendrai à faire « rire » une fausse émeraude... Je pourrais même rebleuir des turquoises et rendre la vie à des perles agonisantes... Je suis un maître en joaillerie, j'ai reçu les leçons des meilleurs lapidaires de l'Inde...

Subjugué, le marchand balbutia quelques mots d'excuses, puis demanda à mon compagnon la faveur d'un entretien.

Ils passèrent dans l'arrière-magasin. Quant à moi, je m'esquivai sans attirer l'attention. J'avais besoin d'aller respirer l'air relativement pur de la rue... Et puis vous concevez bien, n'est-ce pas? que je me souciais fort peu d'aller dîner avec un personnage qui avait de pareils tours dans son sac...

HENRY DECHARBOGNE (ANDRÉ NERVIN).

ÉCHOS

Quelques notes sur la clairvoyance.

Le docteur Henri Bock, médecin distingué de Munich, cite dans les Annales des Sciences psychiques *de curieux cas de clairvoyance, observés sur lui-même.*

... Je vais exposer ci-dessus quelques cas caractéristiques choisis parmi un grand nombre de faits que j'ai pu constater, soit chez moi, soit chez mes connaissances, tout en faisant remarquer que dans ces exemples de clairvoyance il s'agit d'une idée quelconque qui ne m'était venue ni par suite d'une conversation ayant trait à ce sujet, ni par des faits existants. Mon imagination me représentait parfois subitement des visions dont je ne comprenais que partiellement la signification ; en d'autres cas, je me parlais à moi-même, sans entendre, cependant, ce que j'avais dit.

Bien souvent, en parlant à moi-même sur un sujet tout à fait étranger à ce que je pensais en ce moment, et absolument en contradiction avec les faits existants, je devais rire de l'absurdité apparente de ma pensée ; mais, après un temps plus ou moins long tout se réalisait.

Un de ces phénomènes, que je me rappelle exactement, s'est passé il y a 45 ans. J'étais âgé de huit an et j'étais en visite chez un parent qui était pasteur près de Mergentheim. Accompagné de la gouvernante, je visitai avec mon frère une petite ville dans le voisinage, où nous entrions dans une vieille église. En sortant, nous prîmes de l'eau d'un puits qui se trouvait dans la cour. A peine avais-je avalé quelques gorgées que je m'arrêtai de boire et commençai à pleurer. Comme la gouvernante et mon frère, surpris, me demandaient ce que j'avais, je répondis : « Je dois boire pendant quatre ans de cette eau ». En effet, en buvant, je m'étais dit tout à coup : « Tu devras boire de cette eau pendant quatre ans », et, attristé, je m'étais pris à pleurer.

Quand nous rentrâmes chez nous, la gouvernante et mon frère racontèrent l'histoire à mon oncle, contre mon désir. Celui-ci se moqua de moi, disant : « Tranquillise-toi, car pour cela tu devrais devenir berger ; il y a derrière l'église un vieux couvent tombé en ruines qui sert actuellement de bergerie. Et quant à moi, je ferai mon possible pour que tu ne sois jamais berger ».

Mais j'insistai dans mon affirmation — ce qui fait qu'on se moquait continuellement de moi.

Trois ans après, le couvent fut acquis par un professeur qui en fit un lycée. Je fus parmi les premiers élèves et bus de cette eau pendant quatre ans, étant resté à cette école de 1872 à 1876. Quand j'avais huit ans, j'aurais pu supposer peut-être qu'on m'enverrait au lycée d'E., où étudiait mon frère, mais je ne pouvais pas songer à un lycée qui, de ce temps, n'existait pas encore.

Un jour, un malade que je n'avais jamais vu avant, vint me cousulter. Avant de parler avec lui, j'eus une sorte de vision. Je l'apercevais couché dans un cercueil brun et il me semblait que je lui donnais un œillet rouge. La vision était distincte, mais elle disparut si vite, que je ne lui prêtai pas attention. J'examinai le malade et constatai qu'il était bien souffrant, mais pas du tout gravement ; en effet, après un traitement, mon patient était bientôt rétabli.

Longtemps après — j'avais presque oublié sa figure — je fus appelé chez lui. Il était tombé de nouveau malade, mais, après une cure appropriée, il ne tarda pas à récupérer de nouveau sa santé. En suspendant mes visites, je lui demandai de monter chez moi, en passant, un des jours suivants ; à son tour, il me pria de bien vouloir venir le voir de temps en temps, quand, par hasard, je passais devant chez lui.

Une huitaine de jours après ma vision concernant le cercueil et l'œillet se présenta tout à coup à ma mémoire et je me dis presque en riant : « Je vais lui apporter un œillet pour qu'il l'ait de son vivant ».

J'achetai donc un œillet rouge, j'allai chez lui,

gaiement, je sonnai et, j'entrai immédiatement dans son salon.

Mais quel fût mon effroi quand je le vis dans le même cercueil brun, dans lequel je l'avais aperçu dans ma vision! Il était décédé subitement la nuit précédente par suite d'une embolie. J'étais tellement déconcerté que, sans trop savoir ce que je faisais, je lui mis l'œillet dans la main.

Une personne de mes relations devait être opérée par un de mes amis. Je me mis d'accord avec lui pour le choix de la chambre dans la clinique et tout paraissait arrangé. Le jour de l'opération, j'étais en train d'écrire, de bonne heure dans la matinée, une chose très importante, lorsque, tout à coup, ne pensant pas du tout à l'opération, je vis la malade couchée dans une autre pièce que celle que nous avions choisie — je connaissais toutes les chambres dans la clinique — ayant un ruban attaché sur la poitrine.

En rentrant chez moi à midi, je demandais par téléphone à la clinique si la pièce qui avait été d'abord destinée à la malade dont je m'occupais était toujours libre. On me répondit que la malade qui avait occupé cette chambre jusque-là était partie à l'instant, après avoir tout payé.

J'étais donc tranquillisé à ce sujet et pensais que la vision avait été seulement le résultat de ma préoccupation. Mais quand, le soir même, je conduisis ma patiente à la clinique, l'infirmière principale m'apprit que la malade qu'on croyait partie était encore là et que ma malade devrait prendre une autre chambre, qui en effet était celle que j'avais vue dans ma vision et dans laquelle, chose étrange, je n'étais pas entré depuis très longtemps.

Je demandai à ma malade si elle avait pris un nœud de ruban avec elle. Comme je connaissais ses habitudes, et vu le danger de l'opération, j'étais persuadé qu'elle n'avait pas songé à cela. Elle me répondit qu'elle était, avant de partir de chez elle, montée dans la chambre de sa fille et qu'elle avait pris un nœud de ruban comme souvenir, pour l'emporter avec elle. Me rapportant à ma vision, je me sentis sûr, alors, que la malade ne mourrait pas durant l'opération, malgré l'état très grave dans lequel elle se trouvait, et je n'ai pas été déçu. Une fois rétablie, elle mit le nœud de ruban, quoique je ne lui eusse rien dit de ma vision. De telle sorte que je la voyais en effet avec un ruban dans la chambre qui ne lui était pas destinée.

Quand, plus tard, je lui en ai parlé, elle me dit que, dans l'appréhension bien compréhensible où elle se trouvait, ma question relative au ruban ne l'avait pas frappée.

Ma mère avait été malade pendant dix ans environ. Elle habitait la petite ville de W., et je recevais régulièrement des nouvelles concernant sa santé.

Un jour, un de mes frères vint me voir à Munich. Nous prîmes un rendez-vous pour aller le soir à un music-hall. Nous étions très gais et déjà le premier numéro nous avait beaucoup amusés. Tout à coup, pendant l'entr'acte, j'entendis un coup très fort et j'eus pendant une seconde la vision de ma pauvre mère, le visage d'une pâleur cadavérique, étendue sur son lit, une croix entre les mains.

Je dis à mon frère : « Payons et partons, notre mère vient de mourir à l'instant ». Mon frère, d'abord contrarié, ne voulait pas s'en aller, et me fit observer que seulement quelques heures auparavant nous avions eu de bonnes nouvelles concernant sa santé ; elle ajoutait qu'elle était heureuse de nous savoir ensemble. Enfin comme j'insistai et devins très triste, il m'accompagna. Avant de sortir de la salle, il regarda sa montre en disant : « S'il en était comme tu dis, notre mère serait morte à telle heure». En me quittant, il me redemanda si je croyais fermement que notre mère fût morte. Je lui répondis : « Je pourrais l'affirmer par serment ». Le soir même, je fis un arrangement avec un de mes confrères pour qu'il me remplaçât auprès de mes malades et je préparai mes vêtements de deuil.

Le lendemain, de bonne heure, arriva un télégramme, disant que notre mère était morte à l'heure où j'avais eu la triste vision.

Le docteur conclut :

Je ne peux donner aucune explication concernant ces phénomènes. Mais peu à peu on arrivera peut-être à les comprendre si l'on admet une triade : Corps, âme et esprit, comme le faisaient déjà les anciens et comme le fait Klages de nouveau dans sa *Science du caractère*. Mais ici l'expression « âme » ne correspond pas à la conception moderne, qui généralement identifie ce mot avec « esprit », mais elle forme, avec le corps, l'organisme vivant. Corps et âme représenteraient deux côtés de cet organisme ; le corps, le côté sensible ; l'âme, un fluide allant au-delà des limites corporelles, avec lequel les êtres auraient contact de loin.

D'autre part, on pourrait supposer que les changements de l'organisme dans la sphère d'âme se font avant ceux de la sphère de corps, que nous observons à l'aide de nos sens.

A ce point de vue nous devons naturellement reconnaître aussi l'âme des animaux. Je suis convaincu qu'un animal, s'il pouvait parler et restait cependant dans les limites de son animalité, le ferait en la deuxième personne, exactement comme si notre âme

nous parlait du fond de notre conscience. On sait d'ailleurs que beaucoup de peuples anciens croyaient à un *double* de l'homme. On parle encore souvent aujourd'hui du « génie » de l'homme comme d'une deuxième personne. Mais l' « esprit » est le *moi* avec tous ses devoirs, droits et conséquences. Toutefois, je ne veux pas me prononcer à ce sujet ; la communication des faits ci-dessus mettra peut-être de nouveau ces questions sur le tapis.

[*Et permettra d'en suggérer une explication meilleure que cette vieille théorie de la triade.*]

Où allons-nous ?

Nous avons parlé, à plusieurs reprises, des opuscules scientifiques de l'abbé Moreux. Celui que nous signalons aujourd'hui fait partie de la série astronomique : *D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où sommes-nous ?* Il la complète aussi heureusement que possible. Disons tout de suite, à la gloire de son auteur, que, dans le présent volume, M. l'abbé Moreux esquisse un système qui, s'il est vérifié, lui assurera la première place parmi les grands astronomes.

Au chapitre III, en effet, qui a pour titre *Les courants stellaires*, après avoir exposé les diverses théories modernes (Kapteyn, Plummer, Eddington, Dyson, Thackeray, Schwarzchild) qui expliquent, par l'existence de deux univers se compénétrant, le mouvement centrifuge des soleils, dont le nôtre n'est que le plus infime, M. Moreux écrit les lignes suivantes :

« Cette constatation de deux mouvements prédominants dans l'Univers visible m'a suggéré une autre théorie très plausible de la structure de la Voie lactée. Reportez-vous au chapitre IX de *Où sommes-nous ?* L'ensemble de toutes les étoiles offre grossièrement une disposition symétrique nous indiquant qu'au début les matériaux qui ont formé les étoiles étaient distribués dans une sphère presque parfaite.

Les lois de la condensation dans un tel milieu, loin d'aboutir, comme dans le système solaire, à la production d'une grosse masse centrale, ont donné naissance, au contraire, à un vaste anneau nébuleux.

C'est de cet anneau que sont nées les étoiles peuplant communément ce que nous appelons la Voie lactée.

Les mouvements ont eu lieu dans les deux sens, direct et rétrograde, et les astres résultant de cette condensation ont conservé encore ces mouvements primitifs ; de là les deux courants de Kapteyn, ceux que nous montrent les plus récentes observations. Mais au centre du système, c'est-à-dire au milieu de l'anneau, des condensations partielles se sont effectuées ; d'énormes amas ont formé des soleils, et le nôtre est du nombre.

Pouvons-nous dire quelque chose de vraisemblable sur la nature des mouvements dont ces astres intérieurs sont animés ?

La meilleure solution du problème consiste à admettre qu'en ces régions centrales les deux mouvements, direct et rétrograde, ont dû prédominer au commencement, mais bien vite l'attraction de l'anneau extérieur s'est fait sentir ; chaque Soleil s'est donc vu dans l'obligation de fuir le centre et de se diriger vers la périphérie. Ainsi ont pris naissance ces processions de Soleils que nous observons couramment dans le ciel. Par des tracés obliques, les chefs de file mènent ces longues théories vers l'anneau de la Voie lactée, dont l'attraction s'exerce à des milliards de kilomètres. La trajectoire de notre soleil est donc la résultante des attractions de ses voisins, combinée avec celle de l'anneau extérieur. Notre marche ne serait donc pas une ligne droite, mais une sorte de spirale dont le rayon de courbure est si peu prononcé que nos observations sont impuissantes à le déceler en un petit nombre d'années.

Tout l'ensemble formerait donc une vaste nébuleuse spirale, mais bien différente de celles que nous connaissons, puisque les mouvements s'y effectueraient à rebours, c'est-à-dire du centre à la circonférence.

Nous avons précédemment indiqué cette solution d'une si magnifique hardiesse. L'abbé Moreux fait faire un pas de plus à l'hypothèse. Ainsi envisagé le mouvement cosmique tout entier ne s'expliquerait plus par un déplacement cylindrique ou sphérique, enfermé dans les limites d'un même plan, ou de plans superposés, mais par une évolution *cosmique* dont notre système pourrait être le sommet et la Voie lactée le cercle de base, en supposant une gyration spiraliforme dont l'axe rectiligne s'étendrait du soleil, sommet, au centre de la Voie lactée considérée comme la dernière spire annulaire enlaçant l'univers. C'est pour cela que nous disions précédemment :

« A lire M. l'abbé Moreux, on a comme une vague prévision que l'esprit humain frôle les limites d'une découverte cosmogonique dont les systèmes de Copernic, de Képler et de Newton n'auront été que les jalons... »

Ajoutons que cette conception, à laquelle, sans doute, le jeune astronome apportera de nouvelles précisions, permet de concilier, dans la mesure du possible, la cosmologie de notre temps avec celle dont Aristote nous donne les grandes lignes au chapitre II de son traité *Du Monde* (Peri Kosmou).

CH. V.

La Médecine des Signatures

Une des croyances encore répandues dans le peuple au xxe siècle, se rapporte à ce que l'on appelait jadis la médecine des signatures.

Nos ancêtres, partant du principe d'ordre et de symétrie que leur révélait l'observation du monde, étaient convaincus que la Providence avait établi tout un système de relations intimes entre les diverses parties de l'univers. Les meilleurs esprits, une fois entrés dans cette voie de recherche de concordances universelles, arrivaient aux conclusions les plus extravagantes. C'était surtout en matière de vertus des plantes que cette théorie de la signature était plus particulièrement considérée comme irrécusable.

« Quand on se sert des végétaux, écrit Paracelse, le grand illuminé du xvie siècle, — qui en la circonstance, ne fait que reproduire une opinion ayant déjà cours dans le vulgaire, — il faut prendre en considération leur harmonie avec les constellations et leur harmonie avec les parties du corps et les maladies, chaque étoile attirant, par une sorte de vertu magique, la plante avec laquelle elle a de l'affinité et lui faisant part de son activité; de sorte que les plantes sont, à proprement parler, autant d'étoiles sublunaires.

« Pour en démontrer les vertus, il faut en étudier l'anatomie et la chiromancie : car les feuilles sont leurs mains, et les lignes qui s'y remarquent font apprécier les qualités qu'elles possèdent.

Le célèbre Napolitain Porta — esprit encyclopédique, à qui les sciences exactes sont redevables de plus d'un progrès réel — reprit cette thèse fantaisiste, qu'il développa avec toute l'ingéniosité dont il était capable. Sa *Phytognomonie* fit une sensation profonde dans le monde savant d'alors; et l'on peut dire que l'effet produit par cette publication fut tel que jusqu'à aujourd'hui nous en retrouvons les traces, sinon dans les prescriptions médicales, du moins dans les pratiques usuelles de la médecine populaire.

Le Créateur, en attribuant aux plantes telle forme, telle manière d'être, plutôt que telle autre, a eu pour but, selon Porta, d'avertir les hommes qu'en cette plante résident des vertus propres à guérir les affections des parties du corps ayant une analogie avec ces plantes.

C'est ainsi qu'une plante dont les rameaux florifères se déroulent en queue de scorpion, comme le myosotis (auquel les botanistes modernes ont d'ailleurs donné la qualification spécifique de scorpioïde), doit être souveraine contre les piqûres du scorpion; que le bunium, ou terre-noix, ou noix de terre, espèce d'ombellifère, dont la racine développe un tubercule en forme de cœur, ainsi que le cédrat, sont providentiellement indiqués contre les affections du cœur; qu'une autre plante de la même famille, très commune dans les moissons, et dont la fructification s'allonge en forme d'aiguilles, ce qui lui a valu le nom populaire d'aiguille de berger, a la vertu d'extirper les corps aigus implantés dans les chairs.

Le tussilage, nommé pas-d'âne à cause de la forme de ses feuilles, qui imitent assez bien l'empreinte que pourrait laisser sur le sol le pied d'un baudet, doit, naturellement, guérir les contusions provenant des coups de pied de l'âne.

La vipérine, qui darde son pistil du fond d'une corolle en gueule, a été baptisée de la sorte pour signifier que le venin du dard de la vipère ne saurait prévaloir contre elle.

La petite centaurée, espèce de gentiane sylvestre, qui, du reste, est encore fort employée en raison de ses qualités fébrifuges, ne fut pourtant mise en crédit que grâce aux quatre angles de sa tige, qui la désignaient comme remède de la fièvre quarte; tandis que des plantes à tiges triangulaires ont été reconnues bonnes contre la fièvre tierce.

Autrefois, on se flattait de reconnaître les vertus de certaines substances, soit par leur goût, leur odeur, leur couleur ou leur configuration extérieure, soit par leur rôle ou leurs attributions dans la nature. Pour arrêter les flux de sang, on se servait de la racine rouge de tormentille, de roses rouges, de bois de santal rouge, de même que du sang-dragon, de la terre rouge, du corail, de la pierre sanguine. Pour évacuer la bile, on conseillait le jus de citron, les infusions de safran, de grande et de petite centaurée, de cyprès des champs, de chélidoine, de rhubarbe et d'aloès.

La feuille de bouillon-blanc, le lichen, seraient excellents contre les maladies de poitrine, parce qu'ils ressemblent (oh ! très vaguement !) à un poumon !

Le chou a été recommandé indifféremment contre la péritonite ou les affections cérébrales; car sa feuille représente un épiploon ou l'écorce du cerveau.

La racine d'arrête-bœuf est bonne pour toutes les affections intestinales, parce qu'elle fait songer, par son lacis, à une portion des intestins.

Les noix ont la figure de la tête ; leur écorce verte, celle de la peau qui couvre le crâne; voilà pourquoi le sel qu'on en tire est merveilleux pour en guérir les blessures !

L'herbe ou la décoction de pissenlit, ou dent-de-lion, dans du vinaigre, soulage les maux de dents, quand on se lave la bouche avec.

La racine de fougère, qui a une forme dentelée, est également un topique pour les maux de dents.

Bien que le temps soit éloigné où ces systèmes fantaisistes régnaient en maîtres sur la crédulité universelle, nous ne laissons pas d'en trouver encore aujourd'hui plus d'une trace. En combien de pays ne va-t-on pas, pour en administrer la tisane aux phtisiques, cueillir certaine borraginée à qui les taches livides de sa feuille, analogues aux abcès du poumon, ont fait donner le nom de pulmonaire? Est-on sûr de ne plus rencontrer aucun médicastre pour conseiller le jus de carotte à son client affecté de la jaunisse? Et, communément, ne cherche-t-on pas quelques grains d'orge que l'on mâche pour les appliquer sur le petit abcès des paupières connu sous le nom d'orgelet ou compère-loriot?

Dans le Berry et autres régions du centre de la France, ne voyait-on pas naguère le remegeux (synonyme de rebouteux) vanter particulièrement l'herbe à la forçure, et se servir de la racine de cette herbe (autrement dit le sceau de Salomon, qui présente une vague analogie avec certaines parties du corps humain), pour guérir les distensions violentes des nerfs ou des muscles; et, chaque fois qu'il en faisait usage, avoir soin d'employer le fragment de cette racine qui a le plus de rapport, par sa forme, avec le membre malade?

Cette « médecine par analogie », ou « médecine des signatures », a donc de nos jours, tout comme jadis, ses adeptes; encore n'est-ce pas la plus étrange des médications qui se distinguent par leur singularité; seulement, parmi ces remèdes, il en est bon nombre pour lesquels nous ne trouvons pas d'explication. Cela tient à ce que les croyances qui les ont fait naître, les légendes qui leur ont servi de base, ont depuis longtemps disparu.

L'homme a oublié les principes, il n'a retenu que l'application.

Docteur CABANÈS.

ÇA ET LA

Superstition et sauvagerie.

On écrit d'Avignon :

Tout là-haut, vers les derniers contreforts du Luberon, dans la charmante petite commune de Bonnieux, un drame horrible s'est déroulé. Pour chasser de son corps le démon dont leur fille se prétendait obsédée, ses parents l'ont tuée en l'assommant.

Ce crime monstrueux s'est déroulé dans une belle ferme sous de frais ombrages de vignes grimpantes et de figuiers, en un lieu où il semble que doive régner la paix.

Cette ferme, une des plus riches du pays, était gérée par la famille Julien, composée du père, de la mère et de trois enfants : Marius (25 ans), Rose (19 ans), et Julie (29 ans). Tandis que ces cinq personnes travaillaient aux champs, la surveillance de la maison était confiée à la mère de Mme Julien, brave femme de quatre-vingts ans.

Le produit de la ferme donnait l'aisance à cette nombreuse famille. Mais le démon veillait. C'est, du moins, ce que prétendit un jour la fille aînée, Julie, au moment où l'on allait se mettre à table. Elle parla de Satan en de tel termes que son entourage en fut inquiet. Le soir Julie ramena la conversation sur le même sujet. Il en fut de même le lendemain, puis, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, la folie de cette fille ne fit que grandir. Bientôt, elle cria qu'elle était possédée, et ce furent chaque jour, des scènes qui bouleversaient son entourage. Il semblait que l'égarement de la fille s'étendit aux membres de la famille. Seule, la grand'mère raisonnait encore et tâchait de faire comprendre à ses enfants toute la folie de leur imagination. Peine perdue, hélas! Le 6 août vers cinq heures, Julie recommença à faire entendre ses plaintes. Son frère et sa sœur vinrent bientôt se joindre à elle et, quelques secondes après, tous trois se roulaient sur le sol de la ferme en criant : « Va-t'en démon, va-t'en, Satan ».

La grand'mère, effrayée, assistait à cette scène, mais sa terreur devint encore plus grande lorsqu'elle vit les époux Julien se joindre à leurs enfants pour éloigner le diable. La scène dura ainsi plus de deux heures.

Vers 7 heures du soir, Marius et Rose se relevèrent les premiers, puis, aidés de leurs parents, ils ligotèrent leur sœur et la transportèrent dans la cuisine.

— Maintenant, leur dit Julie, chassez le démon.

Et le spectacle qui s'offrit aux yeux de l'aïeule fut alors ce que l'on peut imaginer de plus tragique.

Dans une pièce étroite, à peine éclairée par la lueur vacillante d'une chandelle, Julie avait été solidement attachée sur une chaise. A quelques pas de là, impuissante, la grand'mère, qui avait voulu s'interposer, était ligotée à son tour. Puis le père, la mère, le frère et la sœur, s'armant de tous les objets qu'ils trouvaient dans la pièce, se mettaient à frapper l'infortunée Julie.

La petite pièce retentit bientôt de cris terribles auxquels se mêlait le bruit des coups.

Les appels de la grand'mère étaient vains. Personne dans le voisinage ne pouvait les entendre. Les chaises avaient été cassées sur la tête de la jeune fille. De son crâne, la cervelle jaillissait sur les murs de la cuisine.

Maintenant, les cris avaient cessé et, inerte, Julie était étendue sans vie sur le sol. Les siens n'en continuaient pas moins à frapper et, jusqu'à 9 heures du soir, ils s'acharnèrent sur son pauvre corps brisé.

Croyant enfin avoir chassé le démon, Marius et Rose allèrent se tremper dans un étang pour chasser le diable de leur âme.

Puis ils retournèrent à la maison et, après avoir délivré leur grand'mère, ils restèrent auprès de la morte toute la nuit avec leurs parents.

Au matin, ils allèrent trouver le curé du village et lui

dirent : « Maintenant, le démon n'est plus chez nous. Venez voir comment nous l'avons chassé. » Lorsque le curé arriva, il se trouva en face des restes de la malheureuse Julie. Il avisa aussitôt le Parquet, qui vint procéder aux constatations. Les époux Julien et leurs enfants ont été arrêtés.

Voyages interplanétaires.

Quand l'homme sera fatigué de borner ses excursions à la terre, où ira-t-il ?

Dans les planètes circonvoisines ; de celles-ci en d'autres, et finalement dans les plus lointains soleils.

La *Controverse*, par la plume de M. E. Archdeacon, nous renseigne sur la possibilité d'une telle émigration :

« J'ai sous les yeux un remarquable travail mathématique, bourré d'x et d'y, de M. Esnault-Pelterie, duquel il résulte que rien ne sera plus simple que de résoudre le problème du débarquement dans une planète voisine.

« Le nouvel appareil interplanétaire ne sera plus l'aéroplane, devenu complètement rococo et démodé ; le nouveau moyen de transport sera simplement le boulet du canon Jules-Verne, décrit dans *De la Terre de la Lune* ; il serait transformé en fusée à propulsion continue. Le problème est simplement d'imprimer à cette fusée une vitesse propre de onze kilomètres à la seconde, qui serait suffisante pour sortir du cercle d'attraction terrestre.

« A cette vitesse, on ferait le tour de notre planète en 66 minutes, Paris-Nice en moins de deux minutes.

« Voilà évidemment un progrès qui rendrait les villégiatures faciles, et occasionnerait sans doute une terrible baisse de la valeur du terrain dans les grandes agglomérations.

« Et bien, avec 27 kilogrammes de radium (ce n'est pas beaucoup), on enverrait, de la terre à la lune, un projectile de 1.000 kilogrammes en 49 heures environ !

« On ferai travailler, par réaction, les projections moléculaires du radium : il faudrait seulement trouver un petit rien : le moyen, encore inconnu, de faire dégager au radium, dans ces 49 heures, toute l'énergie qu'il contient, et qu'il mettrait, dans l'état actuel de la science, 2.800 ans à dégager.

« Bah ! On en a trouvé bien d'autres... »

L'annonce de toutes ces merveilles est formellement indiquée, depuis dix-neuf siècles, dans l'Evangile, auquel il faut joindre les Epîtres de saint Paul, particulièrement la deuxième aux Thessaloniciens.

L'apôtre y prédit la venue d'un temps fécond en prodiges affolants, si nombreux, si troublants, que l'humanité entière s'y laissera « séduire » et détourner de Dieu. Mais alors, ajoute-t-il, ce sera « la fin » — du monde.

Les effluves du commandant Darget

La Fédération spirite belge a obtenu 5 mètres carrés à l'Exposition universelle de Bruxelles pour exposer des photographies spirites et des dessins médianimiques. Elle a réservé un quart de la surface accordée aux intéressantes photographies du commandant Darget, en même temps qu'à ses clichés colorés par le fluide vital. Pour ces derniers, dont les colorations se voient par transparence, la Fédération a fait exécuter une vitrine lumineuse.

Les pressentiments d'Isadora.

Notre confrère *l'Olivier* de Nice vient de publier une lettre extrêmement émouvante de Mme Isadora Duncan. Au moment où Mme Isadora Duncan perdit ses deux enfants de l'affreuse manière que l'on sait, elle envoya un billet à un intime ami, M. Georges Maurevert. Elle y écrivait, entre autres, ces lignes où elle évoquait les pressentiments de son deuil.

« C'est étrange que, pendant deux mois avant, j'aie été hantée par l'idée de la mort. Chaque nuit, en entrant dans mon atelier, j'ai vu trois grands oiseaux noirs qui volaient... J'étais tellement troublée par ces apparitions, que j'ai appelé le docteur R... R... ; il m'a dit que c'était les nerfs, et m'a ordonné des toniques...

« Mais, en Russie, cette idée est devenue tellement forte que je pensais que c'était ma mort qui viendrait et, un soir, avant ma représentation, j'ai écrit une lettre « pour être ouverte en cas de mort », contenant mes dernières volontés...

« Et puis, une nuit, en chemin de fer, j'ai entendu la *Marche funèbre* de Chopin toute la nuit et j'ai eu une sorte de vision qui m'a tellement impressionnée que je l'ai dansée le prochain soir, *telle que je l'ai vue*, sans une répétition, pour la première fois. On m'a dit que tout le public avait pleuré, et j'ai répondu : Oui, c'est étrange, j'avais l'impression que je marchais vers mon tombeau *à moi*, et j'ai senti comme un vent glacé, et après, sur la mélodie de la résurrection, une sorte d'extase qui ne me semblait pas de ce monde...

« Et pendant toute ma tournée en Russie, j'étais hantée par un pressentiment de la mort, et je me demande maintenant s'il est possible que le mot *accident*... existe. Cette chose venait vers moi, je l'ai sentie venir...

« *Trois* fois cette chose m'avait été prédite... Est-ce que c'est seulement un hasard ? En tout cas, un hasard bien étrange ! »

Que penser de ces prémices spirituelles de la douleur ? Et n'est-il pas arrivé à plus d'un d'entre nous d'avoir ainsi, par avance, le spectacle d'une joie ou d'un désastre ?

Regard de chouette

M. Dolley, dans la *Vie Psychique*, décrit un curieux moyen d'hypnotisation dont il a fait usage et qui consiste à remplacer, pour endormir les sujets, le regard humain par un regard de chouette :

« J'avais, jusqu'alors, fait un grand usage de mon regard, lorsque je désirais obtenir le sommeil chez un malade ou chez un sujet, et je dois dire que j'avais gagné à cette habitude ou à cet entraînement, une force de fascination très grande. Mais hélas ! avec l'âge est venu le déclin. La

vue faiblissant, j'eus recours à d'autres procédés : la fascination du sujet, par fixation d'un point brillant, boule hypnotique, cristal, etc.

« Je regrettais la force de mes yeux, j'aurais voulu trouver un moyen aussi rapide, aussi efficace, et c'est alors qu'il me vint l'idée que vous allez voir. Sans doute, mon moyen n'est pas très élégant, mais il est néanmoins très curieux.

« Je savais où me procurer une petite chouette, et je voulais voir s'il était pratiquement possible d'employer cet animal pour provoquer le sommeil.

« En principe, c'était remplacer le point brillant inerte du cristal par deux prunelles brillantes et vivantes ; placer devant le regard du sujet deux yeux agrandis, fixes, perçants et infatigables et je m'attendis à un résultat probant.

« J'obtins l'immobilité en prenant dans la même main fermée les deux pattes et les ailes de mon oiseau, et celui-ci (qui voit parfaitement clair en plein jour), se mit à fixer si bien, qu'il endormit mon sujet plus rapidement que ne le fait la boule de cristal. Depuis, j'ai expérimenté maintes fois de la même manière, toujours avec le même succès. »

NOTRE COURRIER

A PROPOS DE CARANCINI

Véretz, près Tours (Indre-et-Loire), le 5 août 1913.

Madame,

Je viens de lire votre article de Carancini chez M. Durville.

Il serait peut-être juste, comme contre-partie, que vous insériez un article de M. (Hayes je crois), qui se trouve dans le dernier, ou avant-dernier numéro de la *Revue scientifique du Spiritisme* de M. Delanne. Moi-même j'ai fait un article sur Carancini que j'ai contrôlé trois fois, mais je ne l'ai pas sous la main, étant hors de Paris, pour vous l'envoyer. En tout cas l'article que je vous signale est mieux détaillé que le mien ; et c'est pour cela que je vous l'indique. A ma première séance, les phénomènes de déplacements sans contact ont été très forts et je ne me suis aperçu d'aucune tricherie.

A cette première séance, trois contrôleurs successifs dont moi le premier ont tenu sa main droite et deux successifs ont tenu la main gauche du médium.

Un procès-verbal de la vérité des phénomènes a été signé par les onze personnes présentes.

Les deux autres séances où j'ai assisté ont eu des phénomènes moins accusés.

Quant au mot « prestidigitateur » qui est à la première phrase de l'article, je vous dirai que ce mot ayant été dit à la dernière assemblée générale de la Société universelle d'études psychiques par M. Henri Durville. Le président, docteur Joire, lui répondit : « Oh ! non, ce n'est pas un prestidigitateur, il est trop maladroit. Toutes les fois qu'il a triché aux cinq séances de Lille, la chose était très sensible et je crois que, souvent, c'était en état d'inconscience. »

Ce que je vous en dis, Madame, c'est pour la moralité de la chose en général, pour qu'on *ne tue pas* de suite ces instruments très sensibles qu'on appelle des médiums, pour qu'on ne détruise pas leurs facultés en criant le flagrant délit, comme a fait bêtement Léon Denis à propos de Miller qui depuis n'a rien fait, *est tué*, a perdu ses puissantes qualités et ce que n'aurait pas fait votre excellent mari, Gaston Mery, avec qui, longuement, j'avais parlé de Miller.

Léon Denis, puisque j'en parle, j'allai le voir pour lui dire le mal qu'il avait causé.

Or, il ne l'avait jamais vu lui-même tricher, et il se contenta de me montrer une douzaine de lettres de personnes qui l'invitaient à dévoiler les tricheries de Miller, sous prétexte qu'il appartenait à sa haute autorité de faire cette exécution.

L'orgueil, comme un mauvais ange, lui a fait faire cette bêtise un peu criminelle.

En foi de quoi, comme on dit au Palais, il serait de bonne justice que l'affaire Carancini passât en jugement d'appel devant l'*Echo du Merveilleux*.

Je vous prie, Madame, d'agréer mes meilleurs hommages.

Commandant DARGET.

RÉPONSE AU VIEUX LECTEUR HABITANT ROUEN

Les III[e] et IV[e] d'Esdras sont traduits dans les anciennes bibles françaises, notamment dans celle imprimée en 1699, à Rouen même, chez Jacques Amiot, au bas de la rue des Hermites.

Il est très facile de retrouver cette bible à Rouen et dans les campagnes normandes.

F. LE B. V.

NOTA. — L'*Echo du Merveilleux* n'a paru qu'en janvier 1897 pour la première fois ; le vieux lecteur a eu un *lapsus memoriæ* en parlant de 1894.

Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bien adresser de suite le montant du renouvellement à M. Tancrède, 15, rue de Verneuil, afin de ne subir aucun retard dans le service de Revue.

Ce qui concerne la rédaction, réclamations diverses et communications pouvant intéresser la Revue, doit être adressé à Mme Gaston Mery, directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac, Paris.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.